

— Soit, je vous écoute. Mon expérience n'est que différée. Je la reprendrai lorsque je serai certain de n'être pas dérangé. Je mangerai de la chair de serpent, et je vous en ferai goûter à tous. Cela sera comme je le dis.

— En route, en route, nous perdons un temps précieux.

La petite troupe reprit sa marche. Deux heures après, elle était en vue d'un village.

## XXXXI

## UN BRETTEUR

Situé sur le versant d'une colline, au bord d'une rivière, ce village était encadré par un merveilleux paysage. Ses maisons étaient séparées les unes des autres. Ce fut là que Criquet remarqua pour la première fois un petit troupeau de bétail composé de moutons et de vaches.

Les voyageurs traversaient forcément une vaste prairie naturelle, qui, bien découverte, avait permis aux habitants de suivre tous leurs mouvements depuis une heure.

Il y avait un rassemblement tumultueux en avant des cases. Les nègres discutaient sans doute sur la nature de la réception qu'il fallait faire aux êtres inouïs qu'ils voyaient s'avancer vers eux.

Ce ne furent pas les sentiments de bienveillance qui prévalurent, car bientôt il se forma de petits groupes derrière certaines cases et le village devint silencieux.

Les arrivants remarquaient les préparatifs qu'occasionnait leur approche. Ils étaient perplexes et ne savaient s'ils devaient s'avancer davantage. Izilii connaissait très peu la route vers Louala, au delà du présent village. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il devait être très peu éloigné.

— Entrons, dit Criquet, nous verrons après.

— C'est bien téméraire. Il serait plus sage d'attendre ici.

— Baste! c'est la peur qui les fait se cacher plus que l'envie de nous attaquer; nous en sortirons bien.

— Marchons; mais soyons prudents.

A cent pas du village ils s'arrêtèrent.

Iziilli se mit à crier :

— Amis! amis!

Ce cri restant sans réponse, il entama un long discours pour démontrer les bienfaits de la visite des voyageurs.

Il fut sans doute fort persuasif, car bientôt une certaine détente se manifesta dans le village.

Un nègre de haute taille s'avança au centre de la place publique et, répondant à Iziilli, lui demanda de quel droit il osait, lui et les siens, venir fouler les terres de sa tribu.

— Du droit qu'ont les esprits de voyager partout où il y a des malheurs à éviter et des châtimens à infliger, répondit le guide.

Le parleur de la tribu eut un cri qui fit accourir les nègres comme s'ils sortaient de terre.

— Je suis le maître de cette terre, s'écria le nègre à stature élevée. Personne ici n'a le droit de punir que moi. Je vous déclare mes esclaves, et tout ce qui vous appartient est à moi. Avancez à mes pieds, déposer vos vies et vos biens.

— Gare! fit Criquet, ici nous avons affaire à un imbécile.

— Veuillez ne rien faire sans mon ordre, dit Henri d'une voix calme; ne bougez pas.

— Chef, prends garde que la colère ne t'aveugle, continua-t-il en élevant la voix. Tu es fort, mais tu ne connais pas notre puissance. Nous venons en amis et non en ennemis.

— Je ne veux pour amis que ceux que je choisis. Je suis le plus fort de tous les rois, je n'ai peur de personne. J'exige que vous veniez ici. Je n'irai pas où vous êtes, je suis le maître.

— Soit, nous irons! Mais garde ta main, car si elle porte le mal, d'esprit, te punira.

— L'esprit c'est moi. Je suis plus fort que vous. Venez!

— Que nous veux-tu?

— Je veux prouver à ma tribu que je suis plus fort que vous.

— Messieurs et chers amis, s'écria von Ruff, ce nègre me fait souvenir de certain bretteur de village que j'eus un jour l'occasion d'étudier. Ce nègre, comme mon villageois, est borné dans son raisonnement par la gloriole que lui donne sa force physique. Nous devrions infailliblement boxer avec ce sauvage, si nous l'abordons.

— Seigneur von Ruff, vous avez raison. J'ai dans mon existence de

forain, beaucoup vu de *kermesses* et de fêtes de villages où, et comme vous le dites, la rixe fait partie des divertissements. Dans chaque hameau, il y a un ou plusieurs Hércules, qui se font une gloire de battre leurs camarades. Ils ne se sont pas amusés s'ils n'ont pas poché un œil ou deux, et cela sans haine, sans méchante passion. Ils se battent parce que c'est bon genre et pour être déclarés les plus solides gars du village. En tout cas, je me charge de ce moricaud-là.

— Si nous évitons cette mésaventure, remarqua Paul, nous aurons l'air d'avoir peur, ce qui donnerait le droit à ces sauvagés de nous poursuivre.

— Et ce qui serait beaucoup plus dangereux et beaucoup plus mal-adroit que d'affronter la lutte.

— Laissez-moi faire, ajouta Criquet, je vais le mater, le bretteur !  
Criquet s'était porté en tête de la petite colonne et, après avoir remis son zèbre et ses armes à Susse, il cria :

— Tu te dis fort, roi de ce village ?

— Oui, le plus fort de tous. Personne au monde ne saurait me vaincre.

— Cela n'est pas certain, car tu ne connais pas la force de tous.

— Toi le premier, les autres après ou ensemble.

— Sans armés, rien qu'avec mes mains je te culbuterai.

— Toi ? Oh ! je vais l'avalér celui-là, hurla le roi en s'élançant.  
Mais le prévôt es savate et chausson s'était calé sur les pieds et attendait à *pic*.

Le roi arriva comme un taureau, les bras tendus, les dents menaçantes. Au moment où il voulut sauter sur Criquet, celui-ci se baissa rapidement, saisit les jambes de son antagoniste et, lui donnant un vigoureux coup de tête, l'envoya rouler sur le dos.

Le nègre se releva beuglant ; il s'élança à nouveau comme un fou sur Criquet qui se jeta à terre entre les jambes du noir. Ce dernier trébucha dans sa course et alla se labourer la figure sur le sable.

Il se releva encore, mais, aveuglé par la colère et la honte, il se mit à hurler :

— A moi, tuez-le ! je le mange !

Il bondit derechef. Criquet, cette fois, fit une pirouette et de deux coups de talon en pleine poitrine l'arrêta net sur place. Alors, prompt comme la foudre, il se glissa derrière le nègre, lui passa la tête entre les jambes, près des pieds qu'il avait empoignés vigoureusement et qu'il pressa contre ses épaules ; puis il prit son élan et se releva

brusquement en courant en avant. Ce mouvement, qui n'avait pas duré une minute, avait placé le roi la tête en bas, les pieds en l'air, la face en arrière, sur le dos du gymnaste qui alla, à dix pas de là, jeter son ennemi vaincu auprès de Susse et de ses armes.

Mais les sujets du royal lutteur accoururent à son secours, armés de flèches et de lances, en vociférant d'effroyables menaces.

Criquet bondit sur sa carabine, l'arma, et, plaçant la bouche du canon sur la poitrine du roi, il cria :

— Si vous lancez une flèche, je le tue.

— Prenez garde, mon ami, dit Henri.

— Laissez-moi faire, taisez-vous ! Roi, dit-il à voix presque basse, je ne suis pas méchant, veux-tu être mon ami ? Je sauverai ta réputation.

— Que feras-tu pour cela ? demanda le vaincu.

— Relève-toi, mais ne bouge pas. Si tu trahis, une balle de mon fusil t'arrêtera plus vite que je ne l'ai fait.

« J'ai vaincu votre roi, qui est plus fort que vous tous, continua-t-il à haute voix ; mais j'ai dû y employer toute ma force. Je le proclame le plus fort de tous ceux qui ont osé lutter contre moi. J'attends les trois plus forts d'entre vous.

Personne ne bougea.

— Tu le vois, roi, tu restes le plus fort, car trois hommes n'osent venir se mesurer avec moi. Tu es plus brave que tous, car toi seul as osé venir lutter avec celui qui est l'esprit. Tu ne savais pas que je ne suis pas un homme, mais un fétiche. Maintenant, qu'il y en ait six qui osent venir, je les réduirai en farine.

— Tu es plus fort que moi parce que tu es fétiche, je reste le plus fort des hommes. Je suis ton ami, dit le nègre. Tes amis sont aussi mes amis, que veux-tu ?

— Un guide pour aller au village de Louala.

— De suite ?

— Oui, intervint Henri.

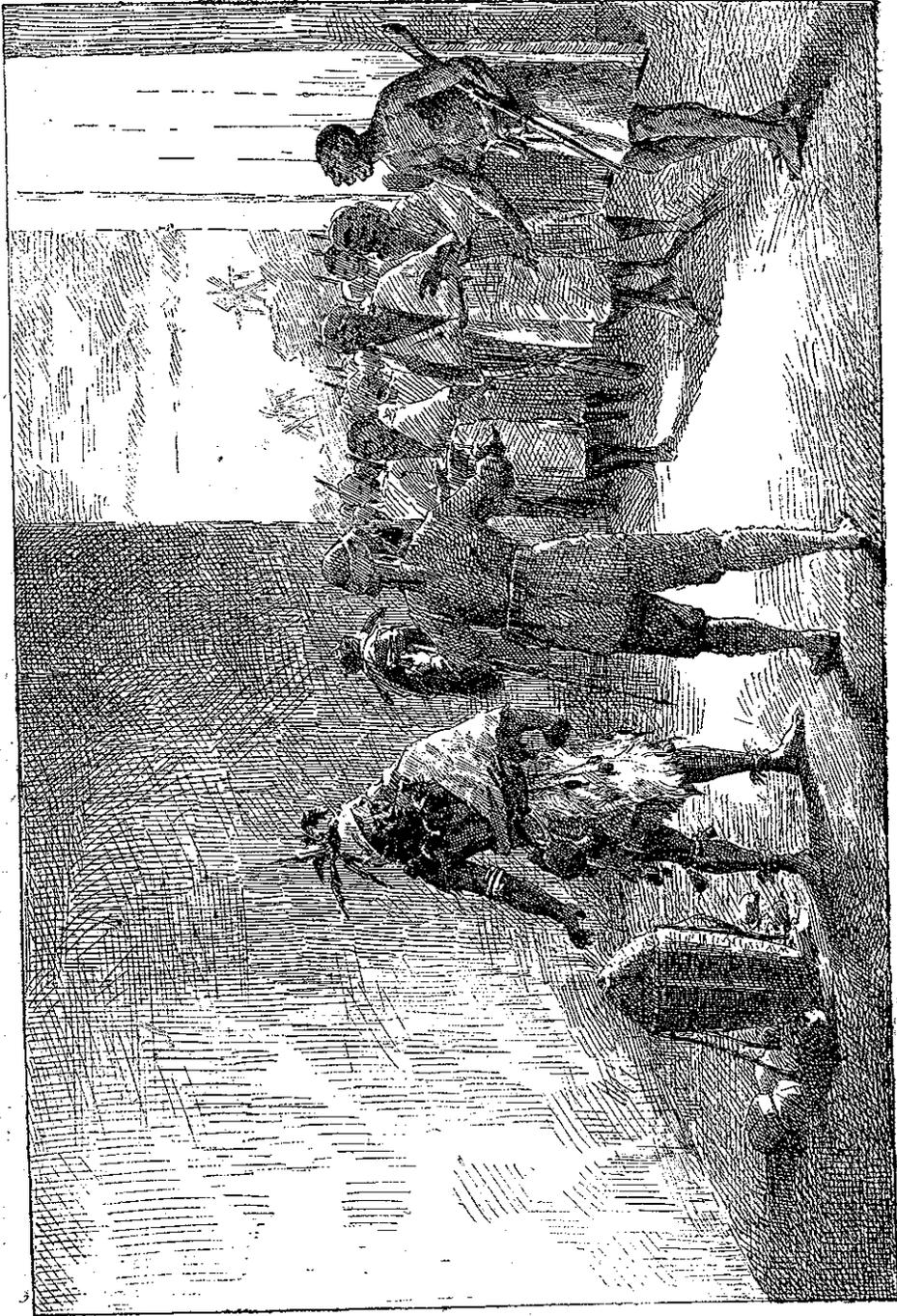
— Je voudrais mettre les sorciers en rapport, sans jeu de mot, fit vivement Criquet.

— Non, ce serait dangereux. Ce noir me semble vindicatif.

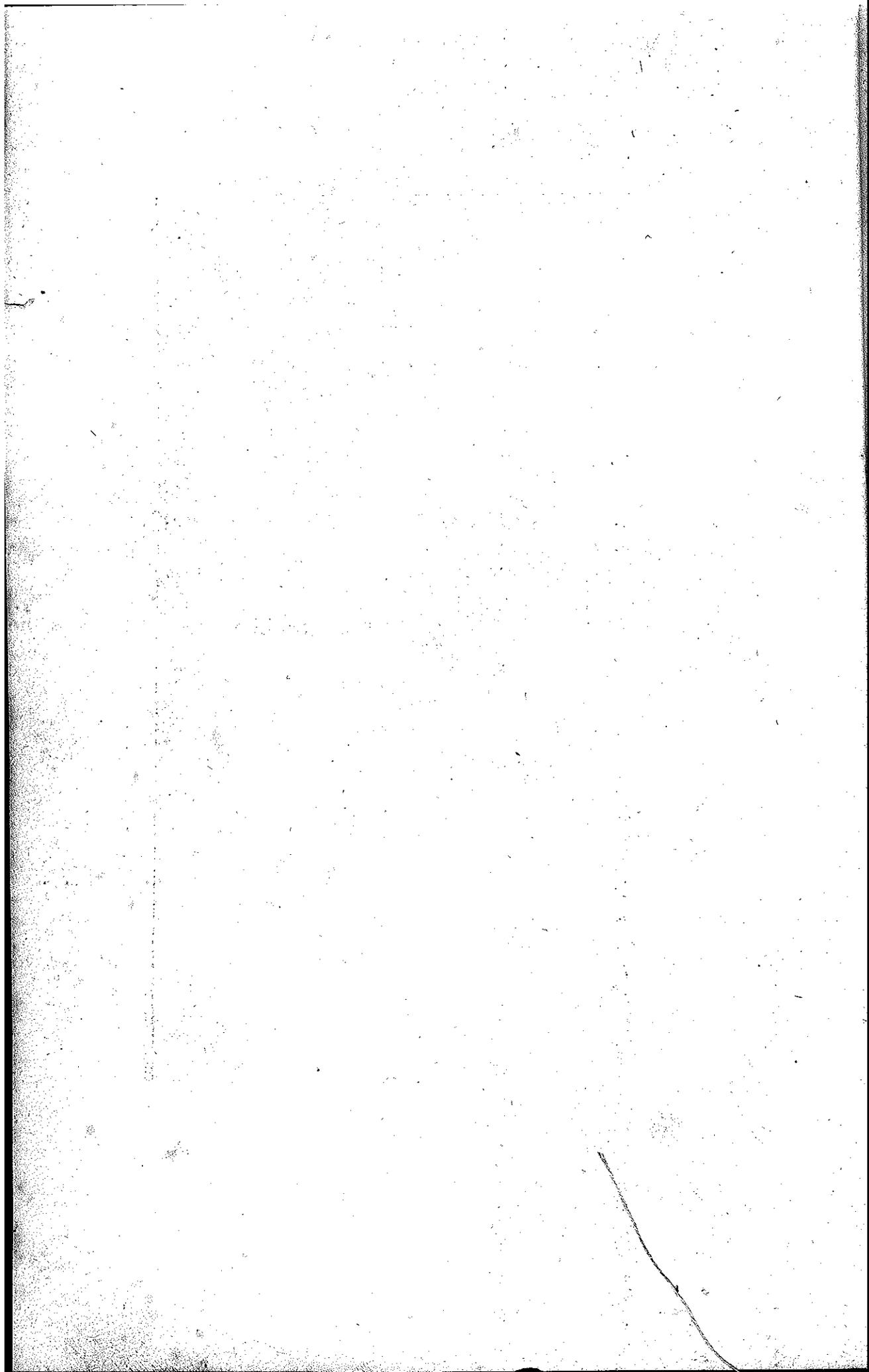
— La peur, mes amis, la peur ! exclama von Ruff ; cet homme est dompté. Restons.

— A quoi bon ?

— J'ai établi une correspondance entre nous et la chère victime



PAUL, MIS AU COURANT, S'EN ÉTAIT EMPARÉ. (P. 300.)



— Toi ?

— Oui. Restons, nous ne courons aucun danger, croyez-moi.

— Nous partirons tantôt, choisis-nous un guide sûr, dit Henri au roi nègre.

— Bien ! tu seras content, répondit celui-ci.

Nos voyageurs se dirigèrent vers les cases, on leur laissa une place disponible. Iziilii alla à la recherche du sorcier. Il revint bientôt dire secrètement à son maître en sorcellerie :

— Rien à faire ! c'est un fou. Il croit lui même à ses sorcelleries.

— Dans ce cas il faut le remplacer par un autre qui sera sous ton pouvoir.

— Comment y parviendra-t-on ?

— Très facilement. Que fait-il pour pratique ?

— Il fait parler ses fétiches.

— Sais tu comment ?

— Oui, je connais cette manière, mais je ne l'emploie jamais. Il a une peau remplie d'air qu'il presse avec le pied ou la main, dans une fente de la peau il y a des herbes tendues ; quand il pousse brusquement, l'air fait trembler les herbes et elles crient.

— Comme ceci ? demanda Criquet, qui plaça un brin d'herbe entre ses pouces et y appliqua ses lèvres en soufflant, pour produire un son que tous les enfants connaissent.

— Oui, fit Iziilii.

— Regarde et écoute, enjoignit l'ex-écolier en se plaçant l'herbe sur la langue ; n'est-ce pas la même chose ?

— Oh, maître que tu es savant ! dit Iziilii enthousiasmé.

— Sois-moi fidèle, je te ferai le maître de tous les sorciers.

— Je suis ton esclave. Apprends-moi comment tu fais du feu rouge et du feu vert.

— Avec de la poudre de fusil légèrement mouillée et des poussières de cuivre et de fer.

— Bien, je retiendrai cela.

— Peut-on voir ton village d'ici ?

— Non ; mais de cette montagne on peut le voir.

— Lorsque Calao viendra dans ta tribu tu feras trois feux sur la montagne qui est proche de ton village. Tu exigeras du nouveau sorcier qu'il en fasse autant chez lui. Viens !

Ils allèrent à la recherche des aides du sorcier dont ils voulaient détruire le prestige. Ces aides étaient au nombre de trois. L'un d'eux,

quoique d'un physique désagréable, fut reconnu assez intelligent pour être initié.

Iziilii, après lui avoir fait les menaces les plus terrifiantes et les promesses les plus belles, lui apprit le prochain malheur dont était menacée la tribu : l'approche de Boukra.

— Tu suivras mon système, continua-t-il, tu prédiras par l'anneau révélateur, tu feras concurrence à ton maître, et comme ta prédiction est faite à coup sûr, tu es certain de l'écraser. Nous voulons que tu sois le sorcier en chef ; mais malheur à toi, si tu ne nous restes pas fidèle !

— Je vous suis dévoué jusqu'à la mort, avait répondu le futur chef-sorcier.

Nos deux conspirateurs allèrent chez celui dont ils voulaient la ruine et lui demandèrent une séance de fétichisme pour le soir même, ce qui fut accordé.

A l'heure fixée pour l'opération, tout était prêt.

Le sorcier avait apporté une grossière statuette parlante rappelant les poupées parisiennes qui disent papa et maman.

Le sorcier, après une infinité de simagrées idiotes, avait fait crier son fétiche qui n'annonçait rien d'extraordinaire, car l'imagination du prophète était bornée à l'excès.

Criquet s'était approché du fétiche et, par un faux mouvement, était tombé sur ce dernier et l'avait renversé avec sa statuette qui avait roulé à quelques pas de lui.

Le sorcier s'était élancé au secours de sa machine, mais Paul, mis au courant, s'en était emparé et, la tenant en l'air, avait mis le mécanisme en mouvement et l'avait divulgué à l'assemblée. Les assistants, d'abord muets d'étonnement, s'étaient mis à murmurer ; puis, l'aspirant chef-sorcier aidant, ils avaient fini par invectiver le magicien et par lui jeter des pierres.

Sur l'invitation d'Iziilii, le nouveau sorcier se mit à l'œuvre et prédit la prochaine arrivée de Boukra. Cette prédiction remplit les nègres de terreur.

Le sorcier nouveau fut installé et initié sous le nom de M'foulou.

Criquet lui donna son insigne et le plaça sous les ordres d'Iziilii.

Il fut ensuite convenu que M'foulou servirait de guide jusqu'à Louala.

Vers le milieu de la nuit, Henri, qui veillait, remarqua des mouvements insolites dans le village. Bientôt après il vit distinctement

un grand nombre d'hommes sortir des cases et se diriger vers les bois voisins. Il comprit qu'un complot allait être tramé dans l'ombre.

— Ils vont nous cerner à distance et nous assassiner. Alerte ! commanda-t-il ; assurez-vous de vos armes !

— Je me doutais bien que ce maroufle prendrait traîtreusement sa revanche, dit Criquet.

— Suivez-moi, dit Henri ; nous allons à la case du roi.

Dès qu'ils furent à l'endroit désigné, Henri dit à très haute voix :

— Le roi de ce village s'est sauvé devant des étrangers qui ne lui voulaient que du bien. Il est indigne de commander. Nous, fétiches puissants et invincibles, nous le déclarons déchu de tous ses droits et nous allons procéder immédiatement à son remplacement.

— Tiens, s'écria Criquet, vous avez là une riche idée.

Le roi menacé de déchéance avait entendu la menace. En quelques bonds il fut derrière ses huttes, de là il se dirigea vers les blancs et leur dit :

— Tu te trompes, fétiche, je ne te suis pas traître.

— Tant mieux pour toi, car, sache-le, nous avons un pouvoir inconnu, nous pouvons, si nous le voulons, détruire non seulement ce village, mais même sa terre.

— Oh ! fit le roi terrifié, mais légèrement incrédule.

— Paul, allez, je vous prie, placer une de nos flèches au pied de l'arbre que voilà, mettez-y le feu et revenez rapidement près de nous.

Paul obéit pendant qu'Henri continuait à parler.

— Je lis dans ton esprit, tu ne crois pas mes paroles ; je vois dans ton cœur les mauvais desseins. Regarde cet arbre pendant quelques instants, après que l'un de nous l'aura touché et tu verras ce que nous savons faire.

Paul était de retour. Henri parlait encore.

Tout à coup une explosion eut lieu, l'arbre vola en éclats.

L'effet attendu était complet, les nègres étaient terrifiés et soumis à jamais.

— Vois, continua Henri, vois ce que nous pouvons lorsque nous sommes amis et juge de ce que peut-être notre colère. Mais tu as voulu nous trahir.

— Non ! non !

— Nous avons décidé de donner ton pouvoir à un autre plus digne.

— Grâce ! j'ai été un moment aveuglé. Je vous serai fidèle.

— Je veux que tu reconnaisse publiquement notre puissance ; à genoux et demande grâce !

Le roi-Hercule se jeta à genoux et supplia.

Il était bien et dûment maté. Il n'était plus à craindre. Son vainqueur lui promit aide et assistance à condition qu'il n'aurait que des intentions loyales touchant les fétiches blancs.

Criquet était en conversation avec M'foulou.

A l'aube naissante, les défenseurs de Catherine prenaient le chemin de Louala.

### XXXXII

#### LOUALA

La route était belle, la marche peu fatigante, l'allure des zèbres ne laissait rien à désirer. Tout allait bien.

Vers quatre heures du soir, le guide s'arrêta et dit :

— Derrière ce bois est le village de Louala.

— Le roi Louma demeure là ?

— Oui.

Paul et ses compagnons regardèrent dans la direction indiquée et songèrent.

Quel drame douloureux allait se jouer dans ce coin perdu du grand théâtre du monde ? Quels combats faudrait-il soutenir ? A qui appartiendrait la victoire ? C'était une lutte à mort d'où sortirait pour eux ou la ruine ou le bonheur.

Ils gardaient un profond silence que Criquet rompit en disant :

— C'est ici que nous allons nous reposer crânement.

— Nous reposer ! exclama Paul.

— Eh, oui-da ! N'avons-nous pas à nous raser de frais, à nous donner un coup de peigne, à nous friser, à changer de chemise, à nous bichonner, à mettre nos habits de gala pour aller à la noce ?

— Tu parles comme si nous avions surmonté toutes les difficultés. Et pourtant nous ne savons pas encore comment cela finira. Serons nous vainqueurs ?

— C'est tout comme si nous l'étions